



ISSN 1856-0350

ISSN en ligne 2257-8595

Les lettres de Madame de Sévigné, posture ou imposture ?

Elie-Paul Rouche

Université Centrale du Venezuela et Lycée Français de Caracas, Venezuela

roules89@gmail.com

<https://orcid.org/0009-0001-4014-5867>

Reçu le 27-01-2022 / Évalué le 15-03-2022 / Accepté le 30-04-2022

Résumé

Madame de Sévigné est connue comme notre plus grande auteur épistolaire grâce à l'immense correspondance qu'elle a laissée, correspondance qui s'appuie sur plus de 1120 lettres, dont 764 à sa fille. Mais s'agit-il vraiment de lettres, de ces missives dont la fonction essentielle est d'apporter des nouvelles ou d'en demander ? Dans cette petite incursion dans le monde de Madame de Sévigné, nous remettons quelque peu en question le rôle de ces lettres, souvent si bien tournées qu'elles semblent avoir été écrites davantage pour le prestige littéraire de leur auteur que pour la relation maternelle qu'elle a entretenue avec sa fille.

Mots-clés : roman épistolaire, littérature classique du XVII^e, fonction scripturale, autobiographie, écriture féminine

Las cartas de Madame de Sévigné, postura o impostura?

Resumen

Madame de Sévigné es conocida como nuestra más famosa autora epistolar gracias a la ingente correspondencia que ha dejado, la cual consta de más de 1120 cartas, de las cuales 764 a su hija. Pero ¿se trata realmente de cartas, de estas misivas cuya función esencial es transmitir o pedir noticias? Al adentrarnos en el mundo de Madame de Sévigné, no dejamos de cuestionar la función de estas cartas tan bien elaboradas que parecen haber sido escritas más para la fama literaria de su autora que para el vínculo materno que mantuvo con su hija.

Palabras clave : novela epistolar, literatura clásica del siglo XVII, función escrituraria, autobiografía, escritura femenina

Madame de Sévigné's letters, posture or imposture ?

Abstract

Madame de Sévigné is known as our greatest writer thanks to the substantial correspondence she left, based on more than 1,120 letters, including 764 to her daughter.

But are they really letters whose essential function is to bring news or to ask for news? In this short insight into the world of Madame de Sévigné, we'll question somewhat the role of these letters, often so brightly composed that they seem to have been written more for the literary prestige of their author than for the maternal relationship she had with her daughter.

Keywords: Epistolary novel, 17th century classical literature, women's writing, scriptural Function, autobiography

« Je vous écris, ma fille, avec plaisir, bien que je n'aie rien à vous mander ». C'est en ces termes que Madame de Sévigné commence, le 22 juillet 1671, une des nombreuses lettres de la correspondance avec sa fille, la comtesse de Grignan. Cette phrase nous incite donc à penser que Madame de Sévigné écrivait à sa fille non seulement pour communiquer mais aussi par plaisir : plaisir du lien phatique avec sa fille ou bien plaisir d'écrire ? On ne sera donc guère étonné qu'un critique comme Alain Viala ait pu dans son article, « Un jeu d'images. Amateur, mondaine, écrivain ? », affirmer que « De même que d' « aimer sa fille » on est passé à « aimer écrire à sa fille », on passe à la limite, par asymptote, à « aimer écrire », et l'on aboutit à une attitude que l'on qualifierait aujourd'hui d'éminemment « littéraire » : écrire devient comme une fin en soi ». On peut rester perplexe devant une œuvre aussi immense et qui semble dédiée en grande partie à sa fille : l'amour que Madame de Sévigné porte à sa fille est bien évident, ne serait-ce que par le nombre et la fréquence de ses courriers, mais est-il suffisant pour justifier une entreprise aussi immense ? On interrogera donc ces textes à travers les nombreuses lettres qui ne sont pas seulement des propos affectueux à l'adresse de sa fille mais qui réunissent également un grand nombre de réflexions littéraires, philosophiques, voire métaphysiques. Enfin, de l'ensemble de ces productions scripturales, on verra comment avec les thèmes, l'écriture et les personnages propres à Madame de Sévigné se dessine une unité qui a fini par constituer un domaine littéraire clos, un « pays » sévignéen et, en fin de compte, une œuvre qui a pu rapidement être conçue par son auteur comme un projet littéraire.

Madame de Sévigné commence à écrire à sa fille seulement deux jours après son départ, c'est-à-dire le 4 février 1671. C'est le début d'une très longue et très fournie correspondance qui durera 25 ans. Des 1120 lettres reconnues comme authentiques, 764 sont destinées à sa fille, c'est-à-dire près de 2 sur 3. Cette relation épistolaire, qui par définition est fondée sur l'absence, a donc une évidente fonction de lien affectif.

Les lettres de Madame de Sévigné retracent maintes fois cette absence qu'elle tente de revivre et d'annuler en partie par l'évocation des souvenirs et plus précisément par l'écriture de ces souvenirs: « Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni dans la maison, ni dans l'église, ni dans le pays, ni dans le jardin, où je ne

vous ai vue (...).Je vous vois ; vous m'êtes présente. » (Lettre du 24 mars 1671). Ce genre d'évocation apparaît en plus d'un endroit : « Ma bonne, je n'en puis plus. Votre souvenir me tue en mille occasions ; j'ai pensé mourir dans ce jardin, où je vous ai vue mille fois. » (Lettre du 29 janvier 1672). L'écriture épistolaire est bien le lien qui peut rapprocher le plus, après le contact direct, narrateur et narrataire et l'on voit bien ici sa fonction cathartique mais aussi la douleur qui en est indissociable, ce qui place d'emblée le ton de la lettre dans le pathétique : « C'est un de mes maux que le souvenir que me donnent les lieux ; j'en suis frappée au-delà de la raison. » (Lettre du 29 janvier 1674). Il apparaît dès lors que la dimension et les qualités qui constituent cet amour ne peuvent être mesurées à l'aune d'une banale relation maternelle.

L'amour que porte Madame de Sévigné à sa fille est si grand qu'il tourne à l'obsession et emprunte pour son expression le langage amoureux : « Vous êtes d'une telle sorte dans mon cœur et mon imagination que je vous vois et vous suis toujours » (Lettre du 25 février 1685) et encore la solitude causée par le départ de sa fille montre à quel point son amour est meurtri : « Il n'y a lieu dans cette maison qui ne me blesse le cœur. *Toute votre chambre me tue* », écrit-elle dans sa lettre du 3 mars 1671. On remarquera aussi, en comparant avec le précédent, ce passage de la lettre du 15 juillet 1671, que l'absence de son autre enfant, Charles, est loin de faire éprouver à Madame de Sévigné les mêmes sentiments que pour sa fille : « Mon fils n'y est plus. Cela fait un silence de tranquillité et une solitude que je ne crois pas qu'il est possible à rencontrer ailleurs », ce qui montre bien que la relation avec sa fille et ses attentes sentimentales sont bien uniques et pas seulement des réactions maternelles qu'elle aurait pu avoir en général pour ses enfants. Cette douleur révélée par les lieux auxquels s'attachait un être, proustienne avant l'heure, apparaît, tel un refrain, dans bien d'autres lettres, comme celle du 31 mai 1671 : « Quel moyen de revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, *sans mourir de tristesse ?* (...) Ne comprenez-vous point bien l'effet que cela peut causer dans un cœur comme le mien ? » ou encore celle du 29 janvier 1672 : « Me voici dans un lieu, ma bonne, qui est le lieu du monde où j'ai pleuré, le jour de votre départ, le plus absolument et le plus amèrement.(...) . *Votre souvenir me tue en mille occasions ; j'ai pensé mourir* dans ce jardin, où je vous ai vue mille fois. ». Le vide laissé par l'être aimé génère tant de douleur qu'il ne peut être dit que sur le ton pathétique, créant ainsi un fil conducteur et un contexte d'unité à travers des centaines de lettres et qui peut dès lors être perçu comme une des composantes du ton sévignéen.

On a pu distinguer par ces exemples que c'est l'expression de l'amour, puis de l'amour frustré, qui a fait naître une écriture compensatrice, cathartique, de l'absence de l'être aimé. Au reste, il ne s'agit pas là d'une exception dans le champ de la littérature où le manque, la frustration causée par l'éloignement ou l'impossibilité ont suscité ces « plus désespérés (qui) sont les chants les plus beaux » : on peut penser, entre beaucoup d'autres, avant et après Madame de Sévigné, tant il s'agit là d'une constante littéraire, à l'amour de Dieu chez Saint Augustin, à l'amour du pays lointain chez Du Bellay, de la femme rêvée chez Rousseau, de l'amour manqué chez Benjamin Constant, de l'île perdue incarnant la nostalgie de Saint-John Perse dans « Images à Crusoe » et, si l'on y prend garde, à bien d'autres œuvres encore où la nostalgie de l'être aimé, bien réel, est transposée dans un récit de fiction : *La Chartreuse de Parme* de Stendhal ou *L'Education sentimentale* de Flaubert, *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier relatent à leur manière un amour désiré mais impossible.

Mais bien peu sont les lettres qui se limitent exclusivement à leur fonction phatique et affective. Il y a bien, comme le signalent Jean-Louis de Boissieu et Anne-Marie Garagon dans *Commentaires stylistiques*, des « lettres-confidences » mais aussi des « lettres anecdotes » puis des « lettres-méditations ».

Ainsi, on peut trouver de remarquables « lettres-anecdotes », mines inépuisables pour l'historien, comme celle du 20 février 1671 qui décrit l'incendie des Guitaut ou bien celle du 26 avril 1671 qui relate la mort de Vatel. On pourra observer dans la première une véritable mise en scène : un coucher ordinaire puis des cris inexpliqués qui créent un horizon d'attente pour enfin préciser que « la maison de Guitaut est tout en feu ». Il en est de même pour la mort de Vatel, théâtralement reprise, avec un luxe de détails après avoir été annoncée comme un simple fait à relater (Lettre du 24 avril 1671). D'ailleurs, Madame de Sévigné avise son destinataire : « Mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire... », montrant par là que l'écriture épistolaire n'est pas un exercice spontané mais une création scripturale dont elle maîtrise les mécanismes. La lettre du 15 décembre 1670 est en ce sens un extraordinaire récit pour les effets de suspense qu'elle a su créer au moyen d'une interminable énumération : « Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie... », dit-elle à propos du projet de mariage de Anne-Marie-Louise d'Orléans avec Monsieur de Lauzun. Enfin, les très nombreuses observations métatextuelles qui parcourent ou

ponctuent plusieurs de ses lettres montrent bien que Madame de Sévigné n'écrit pas spontanément mais que son écriture est le produit de réflexions sur son art, et ce même alors qu'il s'agit de l'expression de ses sentiments : « cela me fait diversion, sans m'éloigner pourtant de mon sujet et de mon objet, qui est ce qu'on appelle poétiquement l'objet aimé », dit-elle dans sa lettre du 3 mars 1671 pour justifier qu'elle se consacre corps et âme à sa fille. Même des réflexions ironiques n'en démontrent pas moins la conscience littéraire, quasi professionnelle, qu'elle porte à l'écriture de ses lettres: « Pour moi, j'aime les narrations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte point (...) enfin, je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables » (Lettre du 22 juillet 1671). L'on voit bien alors qu'il ne s'agit pas d'une simple correspondance mais de lettres fortement connotées par une écriture et une technique littéraires qui relèvent de la métatextualité.

D'ailleurs, bien des signalements sur la littérature, sur ses contemporains, sur des œuvres connues, prouvent, si besoin était, l'étendue de l'admirable culture littéraire de Madame de Sévigné. Ainsi, elle critique le genre romanesque, de façon très nuancée, puisque malgré : « Le style de La Calprenède (...) maudit en mille endroits », elle avoue qu'elle se laisse entraîner « comme une petite fille » (Lettre du 12 juillet 1671). Ses nombreuses références aux écrivains de son temps sont toujours accompagnées de remarques critiques : La Fontaine, de qui elle pense « qu'il ne faut point qu'il sorte du talent qu'il a de conter » (Lettre du 6 mai 1671) ; La Rochefoucauld, dont elle dit (à tort car elle l'a elle-même inversée), qu'il aurait dû « retourner sa maxime pour la faire beaucoup plus vraie » : « Nous n'avons pas assez de raison pour employer toute notre force » (Lettre du 14 juillet 1680) ; elle cite, pour conforter le choix de Lauzun par la Grande Mademoiselle, des vers de *Polyeucte* (Lettre du 31 décembre 1670) et encore, dans d'autres circonstances, Pétrarque, Le Tasse, Pascal, Descartes, Molière, Racine, Voiture, Nicole, Madame de Lafayette, Madeleine de Scudéry...

Ses références, littéraires et culturelles, dépassent largement l'horizon des connaissances d'un « honnête homme » de son temps. Ainsi, ses réflexions sur le moi, le temps et surtout sur la mort sont, bien entendu, celles d'un grand écrivain. Ne croirait-on pas lire, avec plus d'un siècle d'avance, *Oberman* de Senancour, dans cette lettre du 28 septembre 1680 : « Dans cinquante ans, tout sera égal, et les plus heureux, comme les autres, auront passé dans ce grand fleuve qui nous entraîne tous » ? Ne retrouve-t-on pas certains accents pascaliens des *Pensées* alors même que le projet et l'œuvre sévignéens sont aux antipodes de la modestie de Pascal (« le moi est haïssable ») : « Je me retrouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle que si je pouvais retourner en arrière je ne demanderais pas mieux.

Je me trouve dans un engagement qui m’embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j’en sorte, cela m’assomme ; et comment en sortirai-je ? Par où ? Par quelle porte ? Quand sera-ce ? En quelle disposition ? mais rien n’est si naturel, et la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre. » (Lettre du 16 mars 1672). Et dans combien de pages n’avons-nous pas un avant-goût de l’ « égotisme » ? Au reste, malgré les apparences de mondaine et de bonne vivante, la mort est une préoccupation récurrente chez Madame de Sévigné et l’on peut logiquement se demander si l’attachement désespéré, sans doute mal correspondu, pour sa fille n’est pas une expression de son angoisse, ne serait-ce que par le vide qu’il provoque autour d’elle. Ainsi tendraient à le montrer les multiples descriptions de la maison désertée par sa fille : « Il n’y a point d’endroit, point de lieu, ni dans la maison ni dans l’église, ni dans ce pays, ni dans ce jardin, où je ne vous ai vue (...) sur cela, je pleure sans pouvoir m’en empêcher ; », écrit-elle dans la lettre du 24 mars 1671.

Mais au-delà de l’amour porté à sa fille, qui est incontestable, au-delà de l’amour porté à l’écriture littéraire, au point qu’elle ait pu écrire pour le simple plaisir d’écrire à sa fille même lorsqu’elle n’avait « rien à (lui) mander » (Lettre du 22 juillet 1671), il semble qu’apparaisse une troisième motivation à son activité épistolaire, celle de la création d’un monde particulier avec ses propres éléments de style, de thèmes, voire sa propre galerie de personnages qui de vrais qu’ils étaient deviennent prévisibles, c’est-à-dire vraisemblables .

Que les lettres de Madame de Sévigné présentent un monde particulier, son style lui-même tendrait à le prouver, qui tire parfois à la préciosité. Le genre même de l’épistolaire, aux frontières extrêmement perméables, est propice à des rapprochements avec la poésie. La lettre du 6 février 1671 est, par son lyrisme et par son rythme isocolique, tout à fait digne d’une élégie racinienne :

*Ma douleur serait bien médiocre / 8 si je pouvais vous la
dépeindre ; / 8 je ne l’entreprendrai pas aussi. / 9 J’ai beau
chercher, ma chère fille, / 8 je ne la trouve plus, / 6 et tous les
pas qu’elle fait l’éloignent de moi. / 12 Je m’en allai donc à
Sainte-Marie, / 10 toujours pleurant et toujours mourant ; / 9
il me semblait qu’on m’arrachait le cœur et l’âme. / 12*

Un autre passage du 29 avril 1671 montre encore l’intrusion de la poésie dans ses lettres, cette fois sur le ton bucolique, peut-être d’influence virgilienne : « je trouvai tout le triomphe du mois de mai : le rossignol, le coucou, la fauvette, ont ouvert le printemps dans nos forêts. Je m’y suis promenée le soir toute seule ; ».

Le théâtre, en particulier la tragédie, est également représenté dans l'écriture sévignéenne : « Voilà un beau songe, voilà un beau sujet de roman ou de tragédie », écrit-elle, le 19 décembre 1670, à propos projet de mariage entre M. de Lauzun et la grande Mademoiselle, ou encore, à propos de ce même mariage : « C'est le juste sujet d'une tragédie dans toutes les règles du théâtre ; nous en disposons les actes et les scènes l'autre jour ; nous prenions quatre jours au lieu de vingt-quatre heures, et c'était une pièce parfaite. » (Lettre du 24 décembre 1670).

Le genre narratif, si suspect à cette époque, n'est pas en reste si l'on considère l'intrigue toujours savamment menée : pensons à l'incendie de la maison des Guitaut raconté dans la lettre du 20 février 1671 où la scène est amenée dans un cadre des plus banals : « je songeai à me coucher ; cela n'est pas très extraordinaire... » et le fait extraordinaire, c'est-à-dire la destruction causée par l'incendie, annoncé seulement à la treizième ligne (sommes-nous donc dans une nouvelle de Maupassant ?) et où il ne manque même pas le composant comique malgré les circonstances terribles : « Madame de Guitaut était nu-jambes, et avait perdu une de ses mules de chambre ; madame de Vauvieux était en petite jupe sans robe de chambre ; tous les valets, tous les voisins, en bonnet de nuit : l'ambassadeur était en robe de chambre et en perruque, et conserva fort bien la gravité de la Sérénissime ».

L'épisode de Madame de Ludres, que l'on a dû baigner trois fois dans la mer à Dieppe pour éviter les conséquences de la morsure d'une chienne ultérieurement morte de rage est raconté dans la lettre du 13 mars 1671 et comme dans les meilleurs romans de l'époque, cette scène est rappelée, sur le ton comique, dans la lettre du 1^{er} avril 1671 : « ceux qui virent que je la voyais (...) se mirent à rire. (...) car pour la belle, elle en est fort humiliée ». Même si l'on a pu parler de « badinage » pour la relation d'épisodes bien anecdotiques, force est de reconnaître que le ton et la mise en scène relèvent, eux, de l'écriture littéraire.

Le réquisitoire argumentatif n'est pas absent des talents épistolaires de Madame de Sévigné, telle la lettre écrite à son cousin Bussy-Rabutin le 26 juillet 1668 : « Voilà ce que je voulais vous dire une fois en ma vie, en vous conjurant d'ôter de votre esprit que ce soit moi qui ait tort ». Ou encore d'une maxime, sur le style de La Rochefoucauld, dont elle ne peut plus bien démêler si elle lui est propre ou si elle appartient au moraliste, tant elle « la trouve toute rangée dans sa tête » : « L'ingratitude attire les reproches, comme la reconnaissance attire de nouveaux bienfaits » (Lettre 28 juin 1671). Dans une autre lettre, ne croirait-on pas retrouver le style des Précieuses, tiré des œuvres de Madame de Lafayette ou de Mademoiselle de Scudéry, par exemple, lorsqu'on lit : « l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie. » (Lettre du 9 février 1671, lundi

au soir) ? Bien entendu, ces lettres sont, dans leur immense majorité, adressées à la Comtesse de Grignan mais, entre les observations anecdotiques, littéraires et philosophiques, cette dernière est loin d'en être le seul motif, et sans doute pas toujours, le motif essentiel.

Aussi, peut-on se demander si cette extraordinaire « summa » épistolaire de près de 25 ans n'est pas, finalement, un recueil narcissique à travers lequel, bien plus que la fille à laquelle elle est - apparemment - destinée, se dessine, se complète et se forme un auteur, Madame de Sévigné, l'écrivaine, s'est projetée, s'est construite et s'est perfectionnée à travers son millier de lettres au point que l'on peut se demander si, plutôt que des lettres avec des réponses, on ne se trouve pas en présence d'un immense monologue sans doute interrompu par de pâles retours dont l'histoire n'a rien conservé (hasard, protection de la vie privée de personnes importantes, ou peut-être crainte et refus de Mme de Grignan de paraître, face à la postérité, inévitable vu le succès grandissant de ces lettres, par trop inférieure à sa mère, pour les sentiments, l'expression de ces sentiments et le style -qu'elle avait cependant cherché à perfectionner comme le montre la lettre du 28 juin 1671?). Finalement, Madame de Sévigné, dotée de talent incontestable, n'a-t-elle pas trouvé dans cette entreprise épistolaire, une justification à sa vie comme peuvent le laisser penser des phrases comme : « ceux (les souvenirs) que j'ai de vous sont de ce nombre. Ne comprenez-vous point bien l'effet que cela peut faire dans un cœur comme le mien ? (...) c'est ma vie, c'est mon âme que votre amitié : je vous le disais l'autre jour ; elle fait toute ma joie et toutes mes douleurs. » (Lettre du 31 mai 1671) ou encore « continuez de m'aimer si vous voulez rendre ma vie heureuse. » (Lettre du 4 octobre 1684), « et l'amertume de mon cœur, que l'on soulage en conversant avec une *bonne* dont la tendresse est sans exemple » (Lettre du 15 novembre 1684) ? On sait pourtant, d'après les témoignages de ses contemporains que Madame de Grignan ne débordait pas d'affection pour sa mère.

C'est bien de son moi, du monde propre qu'elle a créé qu'il s'agit lorsque Madame de Sévigné parle de « ce pays-ci » (Lettre du 9 février 1671), ce pays à sa mesure parce qu'il n'est peuplé que d'un seul être : « il n'y a plus de pays fixe pour moi, que celui où vous êtes » (Lettre du 29 avril 1671). Pour la création consciente d'un style, nous avons déjà commenté, dans la partie précédente, les remarques métalangagières. Nous ajoutons à ces formes récurrentes des techniques de style qui rendent les lettres de Madame de Sévigné impossibles à confondre avec celles d'autres écrivains mais non inimitables car elles ont atteint cette « espèce d'éternité » dont parlait Proust, à tel point que celui-ci ou Céline ont pu écrire des pastiches de ses lettres.

Quant au désespoir, si souvent évoqué dans ses lettres, qu'il en devient un leitmotiv constitutif de leur littérarité, n'est-il, en tant que désespoir, parfois suspect ? N'est-il pas, lui aussi, mis à profit, sur le mode romantique avant l'heure, pour servir de moteur à la création littéraire ? N'est-il pas la modulation créatrice d'un chant littéraire et ne croirait-on pas entendre Musset dire ;

Le seul bien qui me reste au monde

Est d'avoir quelquefois pleuré (« Tristesse ») ?

Certaines phrases de désespoir - certes sincères- sont peut-être trop belles, trop bien arrangées, pour ne pas croire qu'il ne s'agit pas -aussi- d'un motif littéraire : « regrettons un temps où je vous voyais tous les jours, vous qui êtes le charme de ma vie et mes yeux ; où je vous entendais, vous dont l'esprit touche mon goût plus que tout ce qui ne m'a jamais plu » dit-elle dans sa lettre du 6 mai 1671 : « votre souvenir, qui m'avait tourmentée plus que je ne l'avais prévu. (...) Je ne sais où me sauver de vous » dit-elle encore dans sa lettre du 24 mars 1671. On connaît le jugement d'Albert Camus sur ce type de littérature : « La littérature désespérée est une contradiction dans ses propres termes » (*Le Mythe de Sisyphe*) ou encore de Paul Valéry dans *Variétés I* : « Une phrase bien accordée exclut la renonciation totale ». En effet, Madame de Sévigné n'était pas totalement désespérée de la vie. Au moins, au vu du volume et du rythme de sa correspondance, on a tout lieu de penser qu'elle croyait fermement à la communication affective, à la vertu cathartique de l'écriture, et sans doute aussi à la satisfaction d'écrire en beau style et, en fin de compte, au but suprême que représente l'art. Il n'est pas jusqu'aux personnes décrites dans ces lettres qui n'aient fini par acquérir le statut de personnage par leur caractère récurrent, prévisible, vraisemblable. De personnes décrites dans la scène épistolaire où ils se trouvaient, ils sont devenus des personnages investis dans la littérarité des lettres, à n'en pas douter plus « vrais », c'est-à-dire plus vraisemblables que les véritables personnes dont Madame de Sévigné s'était fait le témoin. Ainsi, « Le Bien Bon », vénéré pour sa bonté à toute épreuve ; Pilois, toujours amusant par son ingénuité ; le fils, Charles, incorrigible pour son insouciance et ses caprices de jeune homme galant ; Monsieur de Grignan, gendre au caractère diplomate mais bien dépensier, obstacle latent à la relation fille-mère ; la petite-fille, « ses petites entrailles », pâle figure, le plus souvent reléguée au second et au troisième plan, forment bien quelques-uns des personnages de la fresque d'un très long roman épistolaire, « vrai », aux multiples épisodes.

Mais c'est surtout de sa fille que l'on peut se demander si elle n'est pas devenue le personnage de la comtesse de Grignan, non plus la fille qu'elle a connue mais un personnage éloigné par la distance, par les années, par les si nombreuses lettres qui, au cours du temps, en ont fait un être rêvé, idéalisé, fantasmé, construit par

les frustrations et les projections sentimentales et qui, finalement, n'a peut-être plus grand-chose à voir avec l'être vivant qu'était Françoise-Marguerite de Sévigné. N'est-elle pas comme une abstraction de ce qu'était sa fille que Madame de Sévigné saisit à travers le prisme de ses souvenirs et projette dans son avenir : « Il faut pourtant que je vous dise encore que je regarde le temps où je vous verrai comme le seul que je désire à présent et qui peut m'être agréable dans la vie. » ? (Lettre du 6 mai 1671). On peut alors se demander si *elle aime autant sa fille que l'image qu'elle s'est construite de celle-ci* et peut-être même, de façon romantique avant l'heure, si elle n'apprécie pas davantage, avec une certaine complaisance pour la douleur provoquée par le vide, qui n'est pas sans rappeler le ton des *Lettres portugaises* de Guilleragues, son absence plutôt que sa présence : « Comment ? J'aime à vous écrire ! *C'est donc signe que j'aime votre absence*, ma fille : voilà qui est épouvantable. », s'écrit-elle dans la lettre du 20 octobre 1677. Il en est de même lorsque Madame de Sévigné avoue, par sa lettre du 1^{er} juillet 1671, qu'elle aime « faire de grandes promenades « toute seule tête à tête », en fait avec son « petit ami », c'est-à-dire « un portrait bien fait » (de sa fille, bien entendu). Ses lecteurs peuvent alors se demander si c'est sa fille qu'elle aime ou bien l'amour qu'elle lui porte : « Je vivrai pour vous aimer, et j'abandonne ma vie à cette occupation » est-il écrit dans la lettre du 6 mai 1671 ; si c'est bien sa fille présente ou plutôt, pour reprendre l'idéalisation mallarméenne, « l'absente de tout bouquet » qu'elle recherche de ses vœux les plus ardents ; et le fait même qu'elle se plaigne à sa fille, dans une lettre ultérieure du 4 février 1685, de « n'être que « métaphysiquement » de toutes vos parties » n'est-il pas l'aveu de cette conscience d'idéalisation ?

Il ne serait d'ailleurs pas exagéré de percevoir dans l'amour de Madame de Sévigné un transfert des valeurs religieuses en valeurs maternelles, un peu comme on retrouve au moyen âge un transfert des valeurs religieuses du chevalier dans l'amour qu'il voue à sa dame, tel Lancelot à la Reine Guenièvre. La passion qu'elle voue à sa fille s'est transformée en une espèce de religion, inadmissible pour les Jansénistes : « je pense continuellement à vous ; c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle ; c'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu si l'on faisait son devoir. » (Lettres du 9 février 1671 et aussi du 22 septembre 1687). C'est cette passion qui a pu faire dire à M. Arnaud qu'elle était « une jolie païenne » et qui explique ses remontrances : « il me dit (...) que je faisais de vous une idole dans mon cœur ; que cette sorte d'idolâtrie était aussi dangereuse qu'une autre », écrit-elle dans sa lettre du 29 avril 1671.

Il est donc évident que Madame de Sévigné n'a pas écrit à sa fille que de simples lettres d'amour maternel ou anecdotiques ou ni même équivalentes à une

chronique. De par la maîtrise de son style, la profondeur de ses propos, l'unité de ses thèmes, la création d'un univers propre, elle a écrit surtout et avant tout de véritables pages littéraires appartenant à un ensemble parfaitement maîtrisé dignes d'un grand auteur.

On a ainsi pu voir comment les propos d'Alain Viala s'avèrent pertinents. L'amour frustré par l'éloignement de sa fille a suscité chez Madame de Sévigné le besoin de lui écrire. Mais il convient de préciser ici que l'éloignement n'est pas le seul motif de cette écriture et Madame de Grignan n'est pas le seul destinataire de ces lettres. Madame de Sévigné est à la recherche d'une expression de sentiments et d'une narration plus parfaite, plus transcendante que celle que prétexte l'amour maternel. Elle est à la recherche consciente d'une esthétique et d'une réflexion si exigeantes qu'elles ne peuvent trouver leur prolongement que dans une œuvre d'art parvenue à une espèce de plénitude et de perfection. Sous le couvert d'un amour maternel incontestable apparaît une écrivaine consciente de ses moyens, de son talent et de son projet. Dès lors, il ne serait pas incohérent de penser que Madame de Sévigné a probablement rédigé son millier de lettres autant, voire davantage, pour la postérité littéraire que pour sa fille.

Bibliographie

- Madame de Sévigné, 2012. *Lettres de l'année 1671*. Folio classique, Gallimard.
- Madame de Sévigné, 2016. *Lettres choisies*. Folio classique, Gallimard.
- Boissieu (de), J.-L., Garagnon, A.-M. 1997. *Commentaires stylistiques*. SEDES.
- Duchêne, R. 1989. Le mythe de l'épistolière : Mme de Sévigné. Dans *L'Épistolarité à travers les siècles, gestes de communication et/ou d'écriture*, dir. M. Bossis, Stuggart, Steiner.
- Raffalli, B. 1996. « La culture de Mme de Sévigné », *Europe*, N° 801-802, p. 69 -79.
- Viala, A. 1996. « Un jeu d'images. Amateur, mondaine, écrivain ? », *Europe*, N° 801-802, p. 57-68.